MAXIMES
ET
PENSÉES

PAR CHARLES POUGENS,

Ecrites à Londres en 1787, *et imprimées à Paris en* 1793, *l'an deuxième de la Rép.*

A son ami GORANI, Citoyen Français.

CE prétendu système du monde, ces loix régulières et constantes d'après lesquelles la nature se meut et agit, cette volonté prédéterminée du Créateur, sont une pure invention des hommes; il leur fallut un dieu pour consoler leur ignorance et leur foiblesse, et ils ont été en même tems assez imbéciles pour l'emprisonner et pour circonscrire sa puissance, en l'assujettissant lui-même aux règles dont ils ont prétendu

qu'il étoit l'auteur ; enfin, de leur dieu tout-puissant ils n'en ont fait qu'un dieu asservi, un dieu fait à l'image de l'homme, un homme agrandi. Jettez autour de vous quelques milliers de grains de froment, vous formerez nécessairement des cercles, des triangles, des quadrilatères, des isopérimêtres, etc. Doit-on en conclure que vous avez eû l'intention de disposer ces grains de froment selon les règles de la géométrie ? Il y a bien loin sans doute de cette proposition au mystère de la Sainte-Trinité, et aux disputes sur le Jansénisme ou l'immaculée Conception ; mais induira-t-elle jamais aucun philosophe au légicide ou à la révolte ?

Ce n'est pas l'influence de la philosophie sur les têtes bien faites et sur les esprits raisonnables qui constate ses progrès parmi les hommes ; mais son influence sur les dévots et les esprits foibles. Ils n'osent plus s'énorgueillir de leur fanatisme et préférer hautement aux droits sacrés de la nature et de l'humanité, d'absurdes préjugés ou des opinions imbéciles.

L'ERREUR est la sœur aînée de la vérité ; mais c'est du sein des ténèbres mêmes que la lumière doit s'élancer et se répandre par torrens sur la terre. Un tems viendra où la philosophie doit enfin éclairer l'univers ; à peine le crépuscule commence-t-il à paroître, et déjà nous voyons toutes ces vaines illusions, qui jadis obscurcissoient la raison des hommes, s'effacer et s'évanouir. La superstition et le fanatisme n'osent plus lever leur tête hideuse ; tels seront les effets tardifs de cette raison appréciatrice qui classe également et les hommes et les choses, mais qui nous désabuse aussi de tout, en nous découvrant tristement la valeur, c'est-à dire le néant de tout. Lorsque la raison de l'homme sera parvenue à son apogée, c'est alors qu'il concevra et qu'il appréciera son existence. Des siècles s'écouleront sans doute avant qu'il parvienne à cette abnégation salutaire dont la religion ne peut offrir que le perpétuel mensonge. J'ignore si le monde doit finir, si le néant a pû exister ; mais un tems viendra où les hommes

sentiront que rien sur la terre ne peut valoir les frais de la vie, si ce n'est peut-être les ineffables jouissances d'une sensibilité profonde.

Ou Dieu ne seroit pas bon, ou l'homme n'est pas né méchant. Jamais les moralistes, les fondateurs de religions, les législateurs, ont-ils cherché à ériger le mal en précepte? Ils ont été souvent absurdes, parce qu'ils ont été ignorans; et cruels, parce qu'ils étoient absurdes; mais aucun n'a dit aux hommes, *soyez inhumains et pervers.* Le mal n'est qu'un désordre de la nature, et le bien est, non-seulement le résultat de l'ordre, mais même le but auquel la nature tend spontanément dans sa marche et dans toutes ses loix.

Il n'y a guères que la religion ou l'amour de la liberté qui produise l'enthousiasme et le fanatisme populaire, quelquefois aussi la faim et la misère; mais il est rare que les effets soient alors de longue durée s'il ne s'y mêle point de causes étrangères.

La métempsycose est de tout les dogmes religieux celui qui semble le plus favorable à l'établissement d'une bonne morale et d'une saine philosophie.

Toutes les discussions politiques sur les devoirs du prince envers ses sujets et sur l'obéissance que les sujets doivent à leur prince, se réduisent à cette seule question : est-il selon l'ordre de la nature et des loix de la raison qu'un billion d'hommes devienne la propriété absolue d'une centaine d'individu qu'on appelle rois ? Déifiez-les si vous me condamnez à les respecter sans examen et sans murmure. Je puis être l'esclave supertitieux du grand Lama ; mais je ne puis être l'adorateur absurde de George ou de Louis, tant qu'ils n'auront point enivré ma raison jusqu'à me faire oublier qu'ils sont des hommes.

On se récrie sur le sauvage qui, après avoir vendu le matin son lit ou sa pyroque, pleure le soir de ne les avoir plus ; et ne

voit-on pas parmi les nations policées le soldat déjà rebuté des fatigues, revendre à vil prix à ces hommes qu'on appelle rois, le droit absurde et barbare de lui dire, tel jour vous irez vous battre, assasiner et mourir, sans qu'on daigne se donner la peine de vous dire pourquoi.

On a cru avoir beaucoup fait en établissant des loix somptuaires pour modérer, disoit-on, les dangereux effets du luxe sur lequel même on n'a que des idées insuffisantes ; et les hommes aveuglés par un sentiment de gloire, ont cru que la grandeur du monarque pouvoit contribuer au bonheur du peuple, au lieu de songer qu'elle devoit plutôt contribuer à le détruire : les véritables loix somptuaires eussent été celles qui auroient déterminé le nombre de citoyens de chaque caste ou district : je m'attends bien que l'on m'accusera de vouloir ramener les tems de la féodalité.

Dans un gouvernement républicain il est permis d'être un héros, mais dans un

gouvernement monarchique il n'est permis que d'être un sage.

Parmi les nations civilisées, il n'y a que l'existence qui puisse consoler de la vie.

Si l'on inventorioit la vie humaine, disoit une femme de beaucoup d'esprit, on diroit que le tems de l'adolescence n'est que dépendance et pauvreté. Viennent eusuite les passions et les prétentions, puis la douleur et les sacrifices; enfin la mort.

C'est la vie qui doit consoler de la mort.

Quels sont les fruits de l'expérience? La revolte et le dégoût.

La philosophie spéculative ne seroit-elle point comme la médecine? et ne pourroit-on pas dire qu'elle excite plus de maux qu'elle ne peut fournir de remède? « J'ose » presque assurer, dit Rousseau, que l'état » de réflexion est un état contre nature, » et que l'homme qui médite est un animal » dépravé. »

Le bonheur absolu est une chimère ; Socrate le définissoit ainsi : un être qui s'engendre toujours, et qui n'existe jamais. L'homme heureux est celui qui a trouvé des consolations, car les meilleures jouissances sont celles qui remplacent les biens que nous n'avons plus ou qu'il nous est impossible d'acquerir : aussi rien ne peut valoir une philosophie vraie ou un sentiment profond, par la raison que l'une désabuse de tout, en donnant la mesure de tout, et que l'autre concentre ou absorbe entiérement les goûts, les affections de l'ame. Qui ne sait pas que l'homme est véritablement plus riche de ce dont il n'a pas besoin, que de ce qu'il possède.

Un jour M. d'Alembert disoit avec beaucoup de vivacité chez mademoiselle l'Espinasse : qui est-ce qui est heureux ?... des misérables.

Les hommes sont malheureux parce qu'ils se soucient trop des choses qui ne devroient

point les intéresser ; ils sont durs et méchans par la raison contraire.

Pour être apre au bonheur, il faudroit être laborieux et point actif.

La force, je ne dis pas l'étendue de l'esprit, et la force du caractère, sont deux qualités absolument distinctes ; on peut posseder l'une sans posseder l'autre ; tel qui a la force de l'esprit n'a pas toujours celle de l'ame ; la première est moins rare et fait illusion aux observateurs superficiels, mais elle n'est jamais que le mensonge de l'autre.

La peur n'est bien souvent qu'une usurpatrice qui s'arroge impunément tous les honneurs de le raison.

C'est la nature elle-même qui a établi l'inégalité parmi les hommes ; celle des forces physiques ou morales a déterminé l'inégalité des conditions ; les besoins ont été distribués par elle presque aussi inégalement que les forces. Elle a créé l'homme foible, perfectible imitateur : elle a semé autour de lui

les germes de tous les arts. Un volcan s'est élancé du sein de la terre, et l'homme a connu l'usage du feu. Une branche, un caillou ont armé ses mains guerrières. Une feuille en flottant sur la surface des eaux, fut l'humble origine des flottes innombrables qui depuis ont couvert les mers. L'homme vit l'image de sa maîtresse au fond des eaux et il inventa l'art de peindre. Les oiseaux en charmant ses oreilles lui donnèrent bientôt d'autres modèles à imiter. Dès qu'il connu les arts et l'amour moral, il cessa d'être libre, et ses besoins factices devinrent ses premiers tyrans.

La nature n'agit point d'intention, elle n'agit que d'impulsions ; si elle avoit une volonté, elle cesseroit alors d'être immuable.

Il ne suffit pas de réunir beaucoup d'esprit à une ame susceptible de passions violentes pour être digne d'en bien détailler toutes les nuances ; on est incapable de raisonner lorsqu'on est dans le paroxisme ; dès qu'on est refroidi on n'a plus les mêmes

sensations, les mêmes yeux ; une longue expérience, et sur-tout assez de mobilité pour passer en revue toutes les passions des hommes, telles sont les qualités, telle est la trempe d'ame que j'exigerois dans celui qui veut les analyser et les peindre. Pour en bien parler, il vaut mieux les entrevoir que les sentir.

Toutes les passions, toutes les affections des hommes naissent de quatre causes principales, la faim, l'amour, la peur et la paresse.

La Bruïère a dit : « Il semble que le ro-
» man et la comedie pourroient être aussi
» utiles qu'ils sont nuisibles ; l'on y voit de
» si grands exemples de constance, de ver-
» tu, de tendresse et de désintéressement,
» que quand une jeune personne jette de là
» sa vue sur tout ce qui l'entoure, ne trou-
» vant que des sujets indignes et fort au-
» dessous de ce qu'elle vient d'admirer, je
» m'étonne qu'elle soit capable de la moindre
» foiblesse ». C'est précisément ce qui, selon moi, rend les romans dangereux ; ces



sentimens exagérés, ces vertus mensongères, s'emparent tellement de l'ame élastique des femmes qu'elles ne reviennent plus qu'avec dégoût à la simple nature ; d'ailleurs n'est-il pas à craindre que leur imagination, enivrée par des peintures séduisantes, ne céde au besoin de les réaliser? Toutes les filles bien élevées assurent et pensent qu'elles ne pourroient aimer que l'homme pour lequel elles auroient le plus d'estime ; je les crois sur leur paroles ; mais elles s'arrangent toujours pour estimer l'homme qu'elles aiment, et sur-tout celui dont elles sont aimées.

Il y a beaucoup de gens chez qui l'amour paternel n'est, pour ainsi dire, qu'une colonie de leur amour propre.

L'usage, malheureusement trop accrédité de lancer sur la scène du monde les enfans accoutumés à une vie spéculative, sans y préparer leur ame par degrés, est une de ces absurdités qu'il est essentiel de dénoncer au tribunal de la raison.

On a dit que la sottise étoit la bêtise mise en action.

Il n'y a que les ames fortes qui soient susceptibles de désespoir ; le boulet brise en éclat la pierre qui lui résiste, tandis qu'il vient se perdre et mourir sur des balles de laine.

L'espérance n'est qu'une courtisane malade.

Vaut-il mieux, demande-t-on quelquefois, user sa douleur en l'épenchant dans le sein de son ami, ou la concentrer au fond de son ame ? L'observateur superficiel, celui qui n'a point cherché l'homme dans les hommes, répondra sans balancer ; mais moi qui l'y ai trouvé, moi dont l'imagination fanée ne surfait plus à mon cœur vieilli par de longues souffrances, les jouissances stériles de la vie, moi qui ai connu la valeur, c'est-à-dire le vuide de tant de choses, jadis si chères à ma raison déçue, je détourne la tête et j'écris en pleurant : ô ! toi, dont le cœur surchargé d'angoises palpite en approchant des lieux qu'habite ton ami, arrête et res-

pecte une illusion qui t'est si nécessaire ; crains de dissoudre, de tromper par tes larmes un fragile sentiment que ton cœur exagère ; l'amitié n'a point, comme l'amour, le privilège de tout réparer ; vas, crois-moi, retourne en arrière et garde-toi de creuser, sous tes pieds, un nouvel abyme, car si tu découvres que ta douleur a été importune à ton ami, que faudra-t-il faire alors? T'envelopper la tête et mourir.

Un état bien pénible est celui d'un homme désabusé de tout, avant d'être affranchi de l'empire des sens ; il ne voit dans ses besoins que des infirmités, c'est un fou qui a de bons intervalles.

Je ne me pare point ici d'une vaine austérité ; ce n'est point l'heure de l'illusion que je redoute, c'est celle qui la suit, c'est cet incompréhensible mélange de sagesse et de folie qui agite à la fois le cœur de l'homme et qui contribue également à l'égarer.

Le tort de la plupart des administrateurs publics qui aiment le bien et qui croient l'opérer par des réformes, est d'oublier qu'ils travaillent sur des corps vivans et non sur des corps privés de sentimens et de vie.

L'on vit de raison, mais l'on ne vit pas de sentimens.

Une femme de beaucoup d'esprit jugea une fois un jeune homme sur ce qu'il aimoit *Alcibiade* et qu'il haissoit *Caton*.

Il n'y a que les gens reconnoissans qui craignent la reconnoissance ; les ingrats ne s'en embarrassent guères.

Peut-être faut-il chercher des bonnes fortunes en amitié par la même raison que bien des gens prétendent que les bonnes fortunes en amour valent encore mieux que les grandes passions.

La vanité fait plus de gens discrets que la prudence.

L'art de perdre le tems est un moyen plus sûr pour arriver à la fortune que les vertus qui apprennent à le bien employer.

Ce n'est que dans la solitude que l'ame et la pensée peuvent acquerir de l'énergie ; la soif des succès impose trop impérieusement aux gens du monde la nécessité de prendre, pour ainsi dire, les livrées du caractère de ceux dont il leur importe de ménager le suffrage. Il est presqu'impossible de rester propriétaire de sa pensée dans le tourbillon des sociétés, à moins d'être doué

d'un de ces génies que la nature ne crée qu'une fois tous les siècles ; l'on met, si j'ose m'exprimer ainsi, sa pensée, son opinion, en condition chez les autres ; il en résulte que la sensibilité se fane ou s'évapore : l'esprit, les yeux et les oreilles ne sont que trop souvent la sûre distraction du cœur ; comment seroit-on encore susceptible d'aimer fortement, lorsqu'on est contraint de dépenser son ame en menue monnoie, et de s'intéresser aux choses dont on ne se soucie que médiocrement. L'habitant des capitales est, comme le disoit Sterne, semblable à ces pièces de monnoie usées par le frottement, il pert l'empreinte de la nature ; contraint de s'approprier une légère portion de caractère particulier de ceux qui composent le cercle dans lequel il vit, forcé enfin par des convenances tyranniques de s'asservir au *caméléonisme* d'usage ; son ame n'est plus, ne peut plus être qu'une pièce de marqueterie ; aussi l'homme aimable est bien rarement l'homme qu'il faut aimer.

De l'Imprimerie de la Société Nationale des Neuf-Sœurs, Quai des Miramiones, N°. 19.